

MANUEL CHAVES NOGALES

*La bolchevique  
amoureuse*



*Quai Voltaire*





Manuel Chaves Nogales



LA BOLCHEVIQUE AMOUREUSE

*et autres récits*

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Double Jeu de Juan Martínez*, 2010.

*À feu et à sang*, 2011.

*Histoires prodigieuses & biographies exemplaires de  
quelques personnages modestes et anonymes*, 2012.

*L'Agonie de la France*, 2013.

*La Défense de Madrid*, 2014.

*Chroniques de la guerre civile*, 2014.

*Le Tour d'Europe en avion*, 2015.

MANUEL CHAVES NOGALES

*La bolchevique amoureuse*  
et autres récits

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR  
CATHERINE VASSEUR



QUAI VOLTAIRE



Ouvrage publié avec le concours de  
la Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques  
du ministère de la Culture d'Espagne.

© QUAI VOLTAIRE / LA TABLE RONDE, 2017,  
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[editionslatableronde.fr](http://editionslatableronde.fr)



LA BOLCHEVIQUE AMOUREUSE

L'amour en Russie rouge

Nouvelle publiée par les éditions Asther, Barcelone,  
1930.

« *L'amour est un préjugé bourgeois.* »

DEPUIS un bon moment, les écrans gercés de ses paupières lui offraient un joli feu d'artifice ; des boules de feu avançaient, grossissaient démesurément, puis, parvenues au globe oculaire, se brisaient en faisceaux orangés, en cônes d'une blancheur cristalline, en sidéraux anneaux de Saturne, en zigzags verts, jaunes, bleus... Enfin, à grand-peine, elle souleva ses vieilles paupières endolories que dardaient les lames d'une lumière rutilante, insaisissables feuilles d'or qui traversaient les fentes de la fenêtre.

Blessée et apeurée par la crudité du jour, elle referma les yeux, couvrit sa tête avec le drap, cala son corps dans le creux chaud d'où il s'était écarté et demeura figée, jambes l'une contre l'autre. Bientôt elle perçut – ce qui l'éveilla peu à peu – le râle de ses poumons, les

déficiences de sa gorge, les morsures de ses veines et le grincement de ses articulations grippées. Jetant un œil au ras de l'oreiller, elle observa l'arête de son nez à la peau tannée semée de gros pores noirs, sa main décharnée, ses doigts noueux. Elle vit ensuite ses jambes maigres et ses cuisses flétries. Après quoi, elle voulut dormir encore. Elle aspirait tel un narcotique l'aigre fumet de son propre corps lorsqu'elle s'exclama à voix haute, comme on relâche un ressort : « Bourgeoise ! » Et elle s'assit, nue et grelottante, au bord du lit. Le dos parcouru de terribles aiguillons. Elle traversait une passe héroïque – l'héroïsme du quotidien.

Elle grelottait en plein été, transie par sa nudité et celle de sa chambre de sanatorium communiste, tandis que ses yeux cuivrés circulaient de la petite table chargée de paperasses à la vieille valise gisant, béante, sur le sol, et de là aux lignes étriquées de la robe de crêpe suspendue à un crochet qui habillait tout un pan de mur. La pièce ne contenait rien de plus.

Sur sa chemise longue jusqu'aux chevilles, elle jeta une serviette couvrant ses épaules et sa poitrine, puis elle traversa l'édifice jusqu'au département des douches. Là, se friction-

naient déjà deux ou trois camarades : une matrone molle et flasque au ventre énorme ; une jeune fille aux chairs fermes et dorées ; une vieille chétive de type hommasse aux cheveux ras, aux os saillants, au torse plat et velu. Les portes de cette nef dédiée à l'hygiène personnelle des travailleuses responsables retirées dans le sanatorium étaient grandes ouvertes, et le domestique Alexis – qui officiait déjà dans cette demeure à l'époque où elle servait de villégiature à un aristocrate – entra et sortait, promenant dédaigneusement sa barbiche tandis qu'elles, imperturbables, se récuraient le sexe et les aisselles. Alexis évoluait parmi ces femmes avec l'indifférence qu'en d'autres temps, passant par les écuries, il témoignait aux palefreniers en train d'asperger les juments de son ancien maître.

À son retour des douches, la camarade Rokhlin était réconciliée avec le jour. Ouvrant la fenêtre, elle fit entrer dans la chambre une portion de l'étendue verdoyante au centre de laquelle s'élevait le sanatorium. Quelles canailles, ces bourgeois ! Ils s'entendent à nicher leurs tanières ! Joyeuse, elle entreprit d'enfiler ses bas blancs mal reprisés et ses chaussures à talons plats déformées ; en passant sa petite robe fripée de crêpe clair, elle

considéra ses seins fanés avec tristesse. Mais face au grand soleil matinal, elle secoua bravement son cafard, se redressa avec courage et, ignorant son dos voûté, suspendit des colliers d'ambre autour de son cou. Elle extirpa de sa valise une vieille capeline italienne en paille ornée de roses de chiffon, en secoua la poussière et s'en coiffa d'un geste résolu. Descendant à la terrasse, il lui sembla avoir dix-sept ans.

Sur la terrasse qu'inondait le soleil du Caucase se trouvait Alexandra, étendue sur son grabat, les bras le long du corps et le visage caché sous un mouchoir blanc.

« Alexandra ! Alexandra ! »

La gisante demeura immobile. Maria Rokhlin s'approcha d'elle, souleva le mouchoir qui couvrait son visage et y déposa un baiser. Avec difficulté, Alexandra ouvrit les yeux, posa sur Maria un regard lent, pesant, puis esquissa un sourire.

« Alexandra ! Ma pauvre Alexandra ! Comment te sens-tu aujourd'hui ? Secoue-toi, ma grande. C'est un grand jour. Le soleil est radieux. Là-bas, dans les villages cosaques et les champs de tournesols, on boit et on chante en liberté. Alexandra ! Sois heureuse ! Notre

heure est enfin venue. Sois contente. Ranime-toi. Songe un peu que tout cela, c'est nous qui l'avons accompli. C'est notre œuvre ; le soleil, les tournesols, les foulards rouges sur la tête des filles et les blouses blanches des garçons, la bière qu'ils boivent, l'air qu'ils respirent, et même la joie qui les pousse les uns vers les autres... Tout cela, nous l'avons accompli, Alexandra. Réjouis-toi ! Tu ne me vois pas ? Regarde-moi. Mon cœur palpite d'aise comme celui d'une gamine de quinze ans. Mon printemps est là ; notre printemps tardif est enfin arrivé. J'ai sorti mes colliers d'ambre, j'ai promené mes mains sur mon corps pour sentir ma peau encore miraculeusement fraîche et frémissante. Et maintenant, un beau garçon va venir me chercher. Alexandra ! »

Calme et silencieuse, les bras le long du corps, l'œil saillant sur sa large orbite violacée, Alexandra écoutait, tentant de sourire.

Elle était rompue. Elle avait tout donné. Le monde commençait à vivre, et elle n'en pouvait plus. On eût dit que cette femme qui gisait – morte déjà – sur la terrasse de ce sanatorium communiste avait extirpé le monde nouveau de ses entrailles au cours d'une effroyable césarienne. Pour que tout cela fût

possible, pour qu'il y ait des fêtes dans les hameaux cosaques et des tournesols dans les champs, il lui avait fallu en passer par vingt ans d'agonie, par l'arrachement aux siens, par le carnet jaune des prostituées, par les persécutions, la prison, l'émigration, la faim, la mort arbitraire sur les barricades, les féroces guérillas, l'inhumaine ablation de sa féminité et, pour finir, l'épuisante, l'obsédante reconstruction soviétique, la lente création du monde nouveau. Elle avait tout donné, son corps, son esprit, et maintenant elle était épuisée, éteinte – morte déjà. La vie de sa carcasse calcinée tenait à un tout petit fil.

Sa camarade Maria s'employait à lui insuffler un peu d'énergie.

« Ma pauvre Alexandra ! Tes nerfs sont las, mais ils vibreront de nouveau. Repose-toi, repose-toi, ton jour approche. Tu finiras par te lever, par revêtir des couleurs claires, par orner de fleurs ta poitrine et tes cheveux, tu gambaderas dans les hameaux pavoisés, et là un bon garçon te communiquera chaleur et entrain. Notre jeunesse n'est pas derrière nous. Le printemps est là.

— Camarade Maria ! »



À la grille du sanatorium parut la silhouette hardie d'un grand gaillard vêtu d'une blouse déboutonnée d'où émergeait son cou fort et hâlé, la taille ceinte d'une fine lanière ornée de filigrane d'argent, la tête coiffée de la courte calotte brodée de soies multicolores qui se porte en Crimée.

Maria lâcha la main morte d'Alexandra et, secouant ses longs cheveux filasses où scintillaient des fils argentés, elle dévala allègrement les marches menant à la grille. Elle tendit son petit museau gercé à Basile et entreprit de l'amadouer de ses cajoleries.

Ils marchèrent jusqu'à l'entrée de Piatigorsk. Lui chantonnait avec satisfaction, observant toutes choses, les caressant des yeux, respirant fort, plaisantant, se sentant vivre. Cheminant à ses côtés, elle tâchait de l'enjôler, de l'aguicher, de l'amuser. Plus intelligente que lui, elle se fiait davantage à la grâce de son verbe et à la finesse de son esprit qu'à ses seins affaissés pour le séduire. Parfois, elle se taisait et le regardait longuement, avec gourmandise.

Une fois à Piatigorsk, ils négocièrent avec un cocher le prix d'une excursion dans les environs de la montagne. Juché sur son siège,

muni d'un fouet, ce Cosaque en capote rouge et ceinture noire ignorait la révolution. À ses yeux, le monde nouveau, l'ordre soviétique n'existaient pas. Les cochers possèdent une voiture plus ou moins branlante, de solides petits chevaux et le fouet qu'ils ont entre les mains. Celui qui a envie d'une promenade en voiture doit payer ce que le cocher estime juste de réclamer. Dieu l'ordonne ainsi. Le fouet, la voiture et les petits chevaux ne lui appartiennent-ils pas ? Une révolution a eu lieu il y a douze ans ? Il a fallu trancher le cou des bourgeois ? Il en est bien aise – mais, et alors ? Qui ne paie pas le cocher ne se promène pas en voiture.

Dix roubles d'un côté, cinq roubles de l'autre ; pour sept roubles, le marché fut conclu. Le cocher excita les petits chevaux aux longues queues et au pelage lustré, puis la voiture se mit à tressauter sur le gravier tandis que Maria et son ami se pressaient l'un contre l'autre sur l'étroite banquette.

Ils traversèrent la campagne au trot ferme et égal des infatigables petits chevaux, laissant derrière eux des hameaux de fortune aussi sales et arbitraires que des camps de gitans. La barrière qui se dressa d'un coup à l'arrière-plan

de cette plaine parfaite – pareille à un interminable terrain de football – semblait l’œuvre malhabile d’un mauvais scénographe qui aurait voulu figurer des montagnes sur une toile de fond. Et c’était pourtant le Caucase.

Au premier plan, tels des avant-postes de la cordillère, se découpaient sur la campagne la rugueuse cime du Vieux et les sept collines du Beshtau. Au loin, émergeant de l’alignement serré des montagnes, le rouge soleil du soir se reflétait sur la crête enneigée du gigantesque Elbrouz, simulant la houppe d’une glace à la fraise posée là par la Divinité.

Tout en palpant son bon ami, Maria s’employait à le distraire au moyen d’une exégèse humoristique du paysage.

« Les bourgeois, qui étaient stupides, accordaient une monstrueuse importance à leurs dégoûtants problèmes sexuels, disait-elle. Voistu ce merveilleux paysage de montagnes ? Sais-tu comment ils l’ont interprété ? Ils en ont fait une immonde légende adultérine. Le monde bourgeois voyait la luxure partout, rien n’était propre à ses yeux. Tu ne connais pas la légende qu’ils ont tissée à propos de ces montagnes ? Elle est extraordinaire.

» Cette montagne appelée Beshtau, dont la cime se divise en sept pics, était autrefois une femme aussi intègre qu'une pucelle. À ses côtés avait grandi Elbrouz, un beau garçon plus haut et plus fort que tous les géants du Caucase. Beshtau et Elbrouz s'aimaient avec l'ampleur et la force qui animent les montagnes. Mais un jour le mâle fut assailli par une irrésistible soif d'aventure. Il voulut voir la mer. Il abandonna Beshtau et se mit en route vers le sud. Beshtau était femme – une femme telle que les bourgeois se l'imaginent. Privée de son aimé, elle commença à s'ennuyer. À ce moment psychologique, Le Vieux, mont voisin à la cime rugueuse et aux versants plissés, entreprit de séduire la montagne femelle. Amoureuse du vigoureux Elbrouz, Beshtau n'en était pas moins faible – conformément à l'idée que les ménestrels de l'époque de la formation des légendes et du capitalisme se faisaient des femmes. Et elle succomba. C'est avec ce vieillard répugnant que la belle Beshtau trompa le brave Elbrouz parti en quête d'une mer chimérique. L'histoire trouve sa morale dans une expiation fatale. Horrifiée par sa trahison, Beshtau brisa son cœur en sept morceaux ; c'est pourquoi sa cime est divisée en sept pics. Sur le chemin

## TABLE DES MATIÈRES

|  |            |
|--|------------|
| <u>LA BOLCHEVIQUE AMOUREUSE</u> . . . . .      | <u>7</u>   |
| <u>L'HOMME ÉQUIVOQUE.</u> . . . . .            | <u>69</u>  |
| <u>LE MARI DE LA FEMME LAIDE</u> . . . . .     | <u>103</u> |
| <u>JUAN RAMÓN ET SON DOUBLE.</u> . . . . .     | <u>117</u> |
| <u>LES SEPT FEMMES DU GOUVERNEUR</u> . . . . . | <u>129</u> |

MANUEL CHAVES NOGALES

*Manuel Chaves Nogales est né à Séville en 1897. Il fait ses premières armes dans la presse locale avant de diriger le journal illustré Ahora, où il publie des reportages sur l'URSS et l'Allemagne nazie. Exilé à Londres sous Franco, il y meurt en 1944. Ont paru à Quai Voltaire : Le Double Jeu de Juan Martínez (2010, La Petite Vermillon 2017), À feu et à sang (2011), Histoires prodigieuses et biographies exemplaires de quelques modestes et anonymes (2012), L'Agonie de la France (2013), Chroniques de la guerre civile (2014), La Défense de Madrid (2014) et Le Tour d'Europe en avion (2015).*